

La Reine de ce conte

Elle se tortille, se tord, vacille, cette inquiétante créature, souveraine, qui mêle au grotesque la cruauté de ses gestes et celle de ses paroles. Et son ombre, claque sourde et silencieuse, pare les murs, les salles, les corridors des châteaux, de ces ténèbres subtiles, sinistres et pénétrantes qui, venues tourmenter l'esprit, dérangent la raison et la ruinent ; ces ténèbres, prédatrices, qui montent, s'étalent, s'effacent, avalées par la lumière qu'elles dévorent puis recrachent. Elles sont immenses ou médiocres, profanent l'innocence, pervertissant l'ignorance d'un savoir flétri de bassesses et de désabusement.

Ces obscurités sont démentes, silhouettes piégées et troublantes. Chimères emprisonnées dans un carcan cuisant, mordant le roc, le parquet, les portes. Elles vont, viennent, traquent, pourchassent. Lacées, nouées, suturées, piquées de l'âme jusqu'au pied, lancinantes qui lancinent et captivent, envoûtantes. Elles sont scellées, spectrales, étrangères qui s'oublent, masquées par l'habitude et l'irréflexion. Elles sont piétinées, écrasées, pressées sous les pas et les courses, des talons qui claquent, frappent et souillent. Et ils blessent, ils déchirent, ils massacrent, ces morceaux d'être ancrés, gravés, incrustés, emportés par autrui, crédule ou bien encore trop candide.

C'est ainsi que la Reine de ce conte est amère. Petite, sévère, infidèle. Et magnifique et belle au regard, et abjecte et terrible en son sein.

[Morgane Meslin]